

# Les conceptions de Zhao Ziyang au sujet de la démocratie chinoise

ANDREW J. NATHAN

Dans quelle mesure Zhao Ziyang était-il démocrate ? Cette question est importante si l'on estime que le changement politique en Chine pourrait venir d'en haut. Les chefs du Parti disent conduire la Chine vers la démocratie, mais le sens de cette affirmation est soumis à de nombreux débats<sup>(1)</sup>. Parmi les dirigeants récents du PCC, Zhao était probablement celui qui sympathisait le plus avec une conception de la démocratie similaire à celle de l'Occident. D'autres autour de lui ont pu être plus radicaux, comme Bao Tong et Li Rui (qui a rédigé la préface de cet ouvrage), Li Shenzhi et Zong Fengming<sup>(2)</sup>, l'interlocuteur de Zhao. Mais, contrairement à Zhao, ceux-ci n'ont jamais été en position de mettre en œuvre leurs idées. Les opinions de Zhao Ziyang nous donnent un aperçu des limites probables des conceptions de la démocratie dans l'esprit des dirigeants, ceux de sa génération, et probablement aussi ceux de la génération actuelle, apparemment plus conservatrice encore. Cet ouvrage constitue un document précieux sur Zhao. Avant sa publication, nous disposions de deux éléments permettant d'évaluer les opinions de Zhao sur la démocratie. Le livre de Wu Guoguang, sur le travail du Bureau de la réforme politique en 1987, décrivait les conversations ayant conduit à la proposition de séparer le Parti et le gouvernement, ainsi que la gestion du Parti de celle des entreprises, dans le Rapport politique présenté par Zhao au 13<sup>e</sup> Congrès du Parti<sup>(3)</sup>. Les *Tiananmen Papers* décrivent les processus de prise de décision de Zhao sous la pression de la crise de 1989, au moment où il croyait (comme il le répète ici) pouvoir résoudre la crise si Deng Xiaoping acceptait de retirer la menace de punir les manifestants étudiants, implicite dans l'éditorial du *Quotidien du peuple* du 26 avril<sup>(4)</sup>. Mais ces ouvrages laissaient de nombreuses questions sans réponse. Le Bureau de la réforme politique abordait de nombreux sujets, mais Zhao révélait rarement ses propres opinions. Les événements de 1989 ont dévoilé les instincts de Zhao dans une situation de crise immédiate, mais n'ont pas exposé sa conception d'une réforme politique de long terme. Ce

nouvel ouvrage constitue donc un apport important à un corpus jusqu'alors limité.

Zong Fengming était un vieil ami de Zhao, entré au Parti en même temps que lui et ayant travaillé avec lui en Chine centrale durant la révolution. Après 1949, Zong a occupé les postes de secrétaire du Parti de l'Université d'aéronautique et d'études spatiales (*Hangkong hangtian daxue*) et de conseiller auprès de la Commission d'État à la réforme économique (*Guojia tigaiwei*) (p. 17). De juillet 1991 à octobre 2004, sur une période de 13 ans, Zong a rendu visite à Zhao chez lui, pour une série de plus de 100 rencontres. Avec l'accord de Zhao, Zong rentrait ensuite chez lui et consignait ses notes de mémoire (*zhuiji*), les mettant de côté pour les publier après la mort de Zhao, survenue en janvier 2005.



**Zong Fengming,  
Zhao Ziyang:  
Captive  
Conversations  
(Zhao Ziyang:  
ruanjinzhong de  
tanhua),  
Hong Kong, Kaifang,  
2007, 400 p.**

1. Par exemple John L. Thornton, « Long Time Coming : The Prospects for Democracy in China », *Foreign Affairs*, janvier-février 2008, p. 2-22 ; Andrew J. Nathan, « China's Political Trajectory: What are the Chinese Saying? », in Cheng Li (éd.), *China's Changing Political Landscape: Prospects for Democracy*, Washington D.C., Brookings Institution Press, 2008, p. 25-43.
2. Sur l'évolution idéologique de Zong, voir ses mémoires, *Lixiang, xinnian, zhuijiu : wo de rensheng huigu yu fansi jian he Zhao Ziyang tanhua de yixie huiyi* (Idéaux, mémoire et recherche : souvenirs et réflexions sur ma vie, et quelques réminiscences de mes conversations avec Zhao Ziyang), Hong Kong, Huanqiu shiye [Xianggang] gongsi, 2005.
3. Wu Guoguang, *Zhao Ziyang yu zhengzhi gaige* (Zhao Ziyang et la réforme politique), Hong Kong, Taipingyang shiji yanjiusuo chubanshi, 1997.
4. Zhang Liang, comp., et al. (éd.), *The Tiananmen Papers*, New York, Public Affairs, 2001. Cet ouvrage s'appuie sur un ensemble de documents plus complet dans Zhang Liang, comp., *Zhongguo 'liusi' zhenxiang* (La vérité sur le "4 juin" en Chine), 2 volumes, Carle Place (Long Island), Mingjing chubanshe, 2001. Dans *Captive Conversations*, Zhao passe un temps considérable à se souvenir des événements clés de 1989. Ces souvenirs s'accordent avec les éléments présentés dans les *Tiananmen Papers*.

Mais les éléments apportés par *Captive Conversations* doivent être interprétés avec précaution. Bien que la perte de son pouvoir politique ait permis à Zhao de parler avec Zong et d'autres visiteurs, nous comprenons à travers diverses allusions disséminées dans l'ouvrage qu'il doit encore faire attention à ce qu'il dit. Les descriptions que Zong fait des conditions de vie de Zhao en résidence surveillée sont fascinantes en elles-mêmes, puisqu'elles permettent de découvrir la façon dont le Parti traite ses dirigeants déchus. Elles fournissent également le contexte nécessaire pour interpréter les remarques de Zhao.

### Les conditions de la résidence surveillée de Zhao et les conversations

Zhao a passé ses 15 années et demie de résidence surveillée à Pékin, au n°6 du Fuqiang hutong. Zong affirme que la maison était auparavant occupée par Hu Yaobang (p. 1). Il ne s'agissait donc pas de la propre maison de Zhao, ou d'une demeure qu'il aurait occupée avant, mais d'une habitation qui lui a été assignée par l'appareil central du Parti, pour servir de résidence surveillée. Il s'agissait d'un *siheyuan* pékinois traditionnel, avec trois cours. Selon Zong, la rue était calme, et la maison était gardée par un groupe de soldats postés à l'intérieur du grand portail central. La première cour était occupée par les gardes, et entourée d'un bureau de secrétariat et de chambres. La deuxième cour abritait le bureau de Zhao, et la cour intérieure les quartiers de vie de la famille. Outre Zhao et sa femme, Liang Boqi, la résidence accueillait l'une de leurs filles, son mari et son fils.

Zong pensait être le premier à rendre visite à Zhao, en juillet 1991. Il est entré en annonçant aux gardes qu'il était un maître de *qigong*, et qu'il avait rendez-vous. Les gardes lui ont demandé ses papiers d'identité, et il a prétendu les avoir oubliés. Après plusieurs vifs échanges, les gardes l'ont laissé entrer, sans l'inscrire sur les registres.

Zong divise les séries de rencontres en deux périodes. Les 47 premières rencontres, jusqu'en septembre 1997, ont été menées dans une ambiance relativement détendue. Ce mois-là, Zhao a écrit une lettre au 15<sup>e</sup> Congrès du Parti demandant une réévaluation des événements du 4 juin, et la lettre est parvenue à la presse internationale via Hong Kong. En réponse, les dirigeants ont renforcé les restrictions à l'encontre de Zhao. Une seconde série de 34 rencontres entre 1998 et 2004 s'est déroulée de façon moins régulière, et le contenu est moins intéressant (ou rapporté plus parcimonieusement ici).

Les six premières rencontres ont eu lieu alors que les instances centrales du Parti menaient encore leur enquête sur Zhao. Puis en octobre 1992, une délégation comprenant Qiao Shi, Song Ping, Li Tieying et Ding Guan'gen a rendu visite à Zhao et l'a informé que l'enquête sur son cas était terminée et que les « deux conclusions » ne changeraient pas. (Il s'agissait des conclusions du 4<sup>e</sup> Plénum du 13<sup>e</sup> Comité central, selon lesquelles Zhao avait « soutenu les troubles » et « divisé le Parti »). Zhao a demandé à connaître les conclusions de l'enquête, et qu'elles soient publiées à l'intérieur d'un « cercle approprié », mais aucune de ces requêtes n'a été accordée. Zhao et ses amis étaient convaincus que l'enquête – menée par Wang Renzhong (p. 67) – n'avait rien donné. Mais ils pensaient que, le prestige de Deng Xiaoping étant en jeu, les résultats étaient connus d'avance. Ses visiteurs de haut rang ont informé Zhao que sa liberté lui était rendue. Mais, ont-ils ajouté, il devrait se montrer discipliné dans l'utilisation de cette liberté, ne pas sortir durant le 14<sup>e</sup> Congrès du Parti tenu ce mois-là, et ne pas rencontrer de journaliste (p. 64-65). Progressivement, Zhao a pu voir quelques visiteurs autres que Zong. Parmi eux, Liao Jili, Yu Guangyuan et Cai Decheng (p. 94 sq., 104 sq., 115 sq.), des fonctionnaires réformateurs à la retraite, avec lesquels Zhao a parlé de théorie économique, de socialisme, des idées de Marx, des difficultés liées à la construction du socialisme dans une société arriérée, etc. Parmi ces visiteurs se trouvaient également Yang Jisheng, Shi Binhai et Zhang Guangyou, des journalistes haut placés dans le Parti, qui ont interviewé Zhao par sympathie, mais sans rien publier (p. 195, 211-217, 232, 245).

Mais le temps passant, la liberté de Zhao s'est révélée limitée. Il lui était par exemple interdit de se rendre au club de sport réservé aux cadres de haut rang, situé à proximité de Zhongnanhai, pour jouer au tennis. Quand il insista qu'il irait à pied, ses surveillants cédèrent, mais ils ne l'emmenaient que les mardi et jeudi matins, lorsque le club était fermé et que personne ne s'y trouvait (p. 101-102). De même, quand Zhao voulait jouer au golf, il n'était autorisé à se rendre que sur un parcours précis, où l'on pensait qu'il n'attirerait pas l'attention (p. 102).

Zhao et ses amis étaient outrés de voir les restrictions imposées malgré la prétendue libération de 1992. Zhao a écrit des lettres de protestation à Jiang Zemin, soulignant que les restrictions violaient les constitutions du Parti et de l'État. Il lui a été répondu qu'il devrait se comporter davantage comme Hua Guofeng, qui s'était volontairement tenu à l'écart pour favoriser la stabilité politique (p. 102). Zhao et ses amis ont pensé que le régime considérerait toute apparition

publique de Zhao comme une menace envers le pouvoir de Jiang. Ils se sont plaints que Jiang ne se préoccupait que de rester au pouvoir, et non d'une vision pour la Chine (p. 117). Même dans ce contexte, les conditions de sa résidence surveillée ont été suffisamment souples pour permettre à Zhao d'écrire et diffuser sa lettre au 15<sup>e</sup> Congrès du Parti. Il a utilisé Zong pour faire passer deux exemplaires, mais on ne dit pas comment les autres ont été transmis (p. 259). Zhao avait pensé demander à Wan Li et Yang Shangkun d'écrire des lettres similaires, enjoignant le Parti de corriger l'évaluation historique du 4-Juin (p. 249, 251). Mais il a été le seul à écrire. Après la diffusion de la lettre, tous les gardes de Zhao ont été changés (p. 265), sa fille et sa famille ont dû déménager (p. 265, bien qu'il soit mentionné qu'en 2002, elle vit à nouveau là, parce que la femme de Zhao n'est pas en bonne santé). Il perd temporairement la possibilité de recevoir des visiteurs, exceptés quelques membres de la famille proche, et il ne peut plus sortir pour jouer au golf (p. 260, 261). Tout ceci, lui a-t-on dit, ne constituait pas une mise en résidence surveillée, mais provenait d'un souci de stabilité sociale (p. 339).

Huit mois après la mise en place de ces nouvelles restrictions, en mai 1998, Zong Fengming peut à nouveau rendre visite à Zhao. Il avait auparavant convenu avec Mme Zhao qu'elle le rencontrerait devant le portail extérieur, où il a expliqué aux gardes qu'il était un de ses vieux camarades révolutionnaires, âgé de plus de 80 ans, qu'il avait fait un long voyage et qu'il serait « *tai shuobuguoqu* » de ne pas le laisser rentrer. Cela a marché (p. 265). Une fois encore, et il ne dit pas comment, il a réussi à rentrer le 4 juin 1998 (p. 266) et en plusieurs occasions par la suite. Mais les conversations sont maintenant plus retenues. Les choses ont fini par se détendre à nouveau. Nous apprenons que Zhao joue au golf et, en 2003, qu'il a pu voyager hors de Pékin (p. 339, 346). Zong peut à nouveau, de temps en temps, emmener des invités avec lui (p. 311, 318, 356).

Pendant ces deux périodes de confinement, Zhao et sa femme ont évidemment vécu dans une considérable anxiété. Zhao tenait ses conversations avec Zong assis sur des chaises en osier qu'il plaçait dans la cour pour éviter les écoutes (p. 1, 63, et ailleurs). La femme de Zhao surveillait toutes les directions pendant qu'ils parlaient, de peur que quelqu'un ne soit en train de prendre des photos. Lors d'une conversation en 1993, Zhao a évoqué la possibilité d'être supprimé dans un accident de voiture si les gauchistes se renforçaient (p. 137). Une autre fois, il mentionne l'éventualité que sa maison soit mise à sac (p. 141). Zhao parlait souvent de la façon dont le gouvernement avait envoyé Bao Tong en

prison pour lui faire du mal (par exemple, p. 244). À un moment, Zhao a demandé à Zong de passer un message à Bao lui conseillant d'être prudent et de ne pas s'exposer à de nouveaux problèmes. Mais Bao n'a pas tenu compte de son conseil, disant qu'il avait été averti par les autorités mais qu'il comptait continuer à parler aux journalistes étrangers et qu'il n'avait pas peur de retourner à la prison de Qincheng, même s'il ne sortirait pas vivant d'une deuxième période d'emprisonnement (p. 276).

Dans les conversations, Zhao semble bien informé, mais on ne sait pas vraiment d'où il tient ses informations. Il évoque l'idée d'écrire ses mémoires (p. 75), mais dit qu'on lui refuse l'accès à ses propres papiers, même ses discours publics (p. 29, 102, 186 et ailleurs). Il discute et approuve les livres de He Qinglian (*Xiandaihua xianjing*, p. 224, 300), Gordon Chang (*The Coming Collapse of China*, p. 333), et Gao Wenqian (*Wannian Zhou Enlai*, p. 354). Il mentionne le fait qu'il regarde la télévision (p. 232). Et il sait qu'une conférence d'universitaires chinois, consacrée à la réforme chinoise, s'est tenue à Columbia en 2004 (p. 384). Si mes souvenirs sont bons, cette conférence avait été évoquée par la presse en langue chinoise de New York, et Zhao a peut-être lu des informations à ce sujet dans un magazine tel que *Cankao xiaoxi*.

Zhao et ses visiteurs parlent des événements politiques contemporains. Au début des années 1990, les amis de Zhao observent la bataille politique entre les dirigeants, et envisagent la possibilité que Deng puisse ramener Zhao au pouvoir. Zhao disait que cela n'arriverait jamais. Parce que Yang Shangkun n'approuvait pas la répression du 4 juin, Deng n'avait plus confiance en lui, et craignait que le verdict soit changé si Yang venait à prendre le pouvoir. Les Yang ont donc été écartés, et Deng ne pouvait plus se débarrasser de Jiang Zemin et Li Peng, quelle que fût son insatisfaction à leur sujet (p. 59, 73-75, 101, 156, 186). Deng est piégé par le 4 juin, et ne peut ramener Zhao (p. 125). Ses amis observent et désapprouvent la consolidation du pouvoir de Jiang et sa constitution comme « noyau », renforcée par des éléments d'un culte de la personnalité (p. 242).

Dans ses conversations avec Zong, Zhao semble avoir parlé intentionnellement pour la postérité, convoquant Zong quand il voulait s'exprimer, et choisissant les sujets des conversations<sup>(5)</sup>. Mais il parlait avec précaution. Il évo-

5. Les faits évoqués dans ce paragraphe contredisent l'affirmation selon laquelle Zhao était opposé à la publication du livre que des membres de sa famille avaient donné à Perry Link. Link, « He would have changed China », *The New York Review of Books*, vol. 55, n° 5, 3 avril 2008, [http://www.nybooks.com/articles/article-preview?article\\_id=21203](http://www.nybooks.com/articles/article-preview?article_id=21203), consulté le 31 août 2008.

quait souvent les façons de répondre aux problèmes auxquels il pensait que la Chine était confrontée, mais n'a jamais fait de déclaration tranchée pour dire quel système politique il estimait en principe le meilleur pour la Chine. Les idées de Zhao sont passées par le filtre supplémentaire de la prise de notes de Zong. À cause des gardes, Zong ne pouvait pas enregistrer ni prendre de notes sur le moment, mais il rentrait chez lui et rédigeait ses notes de mémoire après chaque rencontre. Cependant, d'après Zong, Zhao relisait le manuscrit au fur et à mesure qu'il était écrit (p. 19, 399), ce qui a dû lui donner l'occasion de corriger les erreurs, mais peut-être aussi d'adoucir des déclarations qui auraient été trop franches. D'autres personnes que Zhao ont contribué au manuscrit. Zong remercie Du Runsheng, Li Rui, Hu Jiwei, An Zhiwen et Bao Tong pour avoir relu le manuscrit et proposé des corrections, remarquant que Li Rui a revu attentivement l'intégralité du texte et suggéré des modifications dans « le choix des mots, des implications, et des ponctuations » (p. 399). Ces personnes ont pu altérer les formulations de Zhao pour les renforcer ou les adoucir.

En résumé, ce livre ne restitue ni les mots exacts, ni les idées directes de Zhao. Il est donc difficile d'être sûr qu'il apporte une compréhension complète et appropriée de sa pensée. D'un côté, Zong et les autres éditeurs tels Li Rui ont pu « aiguïser » certaines des idées de Zhao. D'un autre côté, Zhao a pu faire des déclarations indirectes en comptant sur les lecteurs chinois pour comprendre qu'il voulait dire davantage que ce qu'il exprimait de façon explicite. Il s'agit d'une implication possible de la remarque ironique de Bao Tong en préface, mettant au défi les censeurs de trouver quoi que ce soit justifiant d'interdire l'importation du livre depuis Hong Kong – ce qu'ils ont bien entendu fait (p. 11). Malgré ces réserves, le livre offre de nouvelles perspectives sur les opinions de Zhao concernant la démocratie.

## Zhao et la démocratie

Les conversations de Zhao avec Zong ne livrent pas les pensées systématiques d'un philosophe politique, ou d'un groupe d'étude politique comme celui de l'École du Parti, dont le récent plan pour la réforme politique, *Gongjian*, ressemble en de nombreux points aux idées de Zhao<sup>(6)</sup>. Il s'agit d'idées générales et diverses d'un acteur politique, qui s'intéresse aux problèmes de son époque et à leurs solutions pratiques. Zhao pensait que la plupart des problèmes de la Chine des années 1990 pouvaient être résolus en ouvrant le système politique chinois sans pour autant mettre en péril le

règne du PCC, et il pensait, de façon optimiste, qu'une telle ouverture contrôlée était possible et réaliste.

Les opinions de Zhao sur les problèmes politiques de son époque sont ancrées dans une vision progressive du changement social. Selon une théorie issue des groupes de réflexion libéraux, qu'il avait adoptée lorsqu'il était au pouvoir, et qui a toujours officiellement cours aujourd'hui<sup>(7)</sup>, la Chine se situe au « stade préliminaire » (*chujī jièduan*) du socialisme. C'est le stade pendant lequel un pays en développement passe de la pauvreté à une prospérité relative, en développant une économie marchande selon les règles du marché. Ce processus est également décrit comme « le rattrapage des leçons manquées » du capitalisme, puisque dans la théorie de Marx, ce stade de développement économique aurait dû avoir lieu avant la révolution socialiste (p. 45 et ailleurs).

Zhao pensait que le pays avait besoin de dirigeants autoritaires forts pour obliger la bureaucratie à accepter de céder son pouvoir afin de permettre la modernisation – l'idée est connue en Chine sous le terme de néo-autoritarisme (p. 234). Il affirme qu'il n'avait aucun lien direct avec Wu Jiaxiang, le théoricien du Parti qui avait été à l'origine de ce terme lorsque Zhao était au pouvoir, mais qu'il connaissait l'expression et l'approuvait à l'époque. Mais, dit-il, son opinion a changé en 1987, lorsqu'il est passé du poste de Premier ministre à celui de secrétaire général du Parti.

*Avant 1987, je ne m'intéressais pas vraiment [à la démocratie politique]. Tout d'abord, [en tant que Premier ministre], je travaillais sur la réforme économique [et non sur la réforme politique] ; ensuite, j'étais très occupé par le travail du Conseil des affaires d'État, et n'avais pas le temps d'y penser ; je ne comprenais pas bien les enjeux idéologiques ; enfin, d'autres personnes étaient chargées de ces questions. Après être devenu secrétaire général en 1987, j'ai commencé à les explorer. Mon opinion générale était que le Parti interférait trop dans les instances du gouvernement et dans les organisations de masse. Il s'intéressait à toutes sortes de questions. De même, le Parti interférait dans de nombreux aspects de la vie des individus, y compris dans leur vie privée. Ça n'allait pas. J'ai une fois émis l'idée qu'il devrait y*

6. Zhou Tianyong et al. (éd.), *Gongjian: Zhongguo zhengzhi tizhi gaige yanjiu baogao*, Wujiaqu, Xinjiang shengchan jianshe bingtuan chubanshe, 2007.

7. Le terme est officiellement traduit sous la forme de « stade primaire ». Voir par exemple le rapport politique de Hu Jintao devant le 17e Congrès du Parti, le 15 octobre 2007, <http://www.china.org.cn/english/congress/229611.htm>, consulté le 30 août 2008.

avoir moins d'interférence dans la littérature, ce qui ne signifie pas qu'il ne devait pas y avoir une gestion, mais que nous devrions fixer une direction pour un temps donné – ce qui devrait être loué, ce qui devrait être critiqué – et le faire clairement. Mais nous ne devrions pas interférer dans des œuvres spécifiques, le Comité du Parti ne devrait avoir qu'une implication limitée, et tant qu'une œuvre ne violait pas la loi, nous ne devrions pas nous en occuper. Sur ce point, Wang Meng [alors ministre de la Culture] m'a dit que c'était une bonne politique, et qu'il l'approuvait. A ce moment-là, mes idées directrices étaient, d'abord, que la position dominante du PCC ne pouvait pas changer, mais que les modalités de la direction du Parti devaient changer ; ensuite, qu'un État socialiste devrait être un État de droit (p. 146).

Zhao en vint à penser que la Chine avait besoin de trois catégories de changements politiques, bien que lui-même ne les divise pas aussi clairement.

Premièrement, le Parti devrait céder le pouvoir de la prise de décision économique aux provinces, entreprises, et individus, de façon à ce qu'ils puissent gérer leurs affaires avec efficacité dans une économie marchande (p. 46, 79-82, 149 et ailleurs). Le besoin antérieur de répression était né de la décision de compter sur le volontarisme et sur les ordres politiques pour pousser une économie immature à se développer. Sous les réformes, le développement est promu grâce à des incitations, de telle sorte qu'il devient une conséquence des actions volontaires du peuple (p. 92-93). Zhao utilise la démocratie et l'autorité de la loi comme des labels de méthodes de management, adaptées à l'économie marchande parce qu'elles permettent aux gens de prendre leurs propres décisions (p. 129). Il remarque également que les intérêts des groupes sociaux se diversifieront dans les conditions du marché, ce qui explique selon lui que la demande de démocratie soit une tendance globale (p. 148-149, et ailleurs).

Deuxièmement, la démocratie implique des changements dans le fonctionnement interne du parti au pouvoir (*dangnei minzhu*). Le fait que le pouvoir se consacre à la croissance économique entraîne le développement de la corruption et la polarisation des richesses (p. 239, 383, et ailleurs). Ces développements sont contraires aux objectifs marxistes ultimes du Parti – dont il pense encore qu'ils sont glorieux – et pourraient être fatals à son pouvoir. Le seul moyen de contrôler ces tendances est de laisser la société superviser ceux qui sont au pouvoir. Si le pouvoir est trop concentré,

alors la corruption ne peut être arrêtée. Les techniques léninistes de construction du Parti ne sont plus adaptées. Le Parti doit se renouveler (*ziwo gengxin*).

Pour donner de la consistance à cette catégorie de démocratie à l'intérieur du Parti, Zhao propose cinq idées précises. Premièrement, les grandes décisions devraient réellement, et non seulement en théorie, être prises par l'ensemble du Politburo, et non par le plus petit Comité permanent ni par le secrétaire général seul. Le pouvoir devrait être exercé de façon tournante par les membres du Comité permanent du Politburo, afin d'éviter une trop grande concentration du pouvoir entre les mains d'une seule personne. Deuxièmement, le Parti, le gouvernement, et les affaires financières devraient être ouverts (*gongkai*) ; les cadres devraient être sélectionnés non pas par des méthodes de commandement issues d'une boîte noire, mais par des élections directes à plusieurs candidats, au niveau du village, de la commune, du canton et de la municipalité, « au début » (mais que ce passerait-il plus tard ? – il ne le dit pas). Troisièmement, le Parti devrait laisser les masses « participer à la gestion » (*canyu guanli*) de leurs propres affaires, une idée pour laquelle Zhao utilise une fois encore le terme de « démocratie sociale ». Ceci signifie que les fonctionnaires du Parti ne devraient pas intervenir dans la prise de décision des entreprises et des agences du gouvernement. Pour réduire sa tendance à l'ingérence, le Parti devrait abolir les diverses structures de *duikou*, qui placent chaque organe du gouvernement sous une représentation correspondante du Parti, à travers les cellules et les comités du Parti. Dans le cadre de la démocratie sociale, des canaux devraient également être créés pour le dialogue avec les paysans, les ouvriers et les intellectuels. Le travail de supervision (*jiandu gongzuo*) devrait être effectué par des syndicats de l'industrie et par des organes de gouvernements autonomes dans les villages.

Quatrièmement, le Parti devrait autoriser la liberté d'expression, pour que l'opinion publique puisse superviser le gouvernement (*yulun jiandu*), parce qu'il s'agit du seul moyen efficace d'empêcher la corruption et les abus officiels des droits des citoyens (*gongmin quanli*). Le peuple devrait avoir accès à l'information, de façon à augmenter la transparence (*zengjia toumingdu*). Permettre le « droit de l'homme » (*renquan*) de la liberté d'expression est approprié, remarque Zhao. Ce n'est pas la même chose que la démocratie : Hong Kong sous les Britanniques, dit-il en 1994, n'est pas un système démocratique, mais les droits de l'homme y sont protégés (p. 132-133). Cinquièmement, le travail de pensée politique du Parti devrait être réformé afin de le débarrasser

des influences gauchistes et d'unifier la pensée autour de la théorie de Deng Xiaoping sur la réforme et l'ouverture (les cinq points se trouvent p. 166-167, avec quelques détails issus d'un passage affirmant les mêmes idées p. 148-149). Le troisième ensemble d'idées de Zhao sur la démocratie concerne le système de l'État lui-même – c'est-à-dire l'ensemble des institutions auxquelles pensent la plupart des Occidentaux quand ils évoquent le futur démocratique ou non de la Chine. Sur ce sujet, les idées de Zhao étaient prudentes pour le court terme et vagues pour le long terme.

*Quand nous disons qu'il faut moderniser, cela revient à dire que nous devons occidentaliser – appliquer tout ce que fait l'Occident (shixing xifang de yi tao). Mais la mise en place du multipartisme et d'un gouvernement parlementaire à l'occidentale ne se fera pas maintenant... Avec le développement des différents niveaux de pouvoir en Chine, plusieurs groupes distincts pourraient émerger (keneng hui chuxian jītao mache). Au niveau des dirigeants, la Chine devrait insister sur les fonctions de l'ANP et de la CCPPC pour créer un équilibre des pouvoirs ; mettre en place une autonomie locale du gouvernement, développer le rôle des organisations de masse, y compris des syndicats, de l'association des femmes et des partis démocratiques [du Front Uni] (minzhu dangpai), de façon à créer un cadre dans lequel les représentants de divers intérêts [sociaux] s'équilibreraient les uns les autres à travers l'ANP et la CCPPCC. Après avoir effectué cette transition, la prochaine étape de mise en place de politiques démocratiques et d'une structure politique démocratique deviendra relativement réaliste (p. 171).*

Il ne dit cependant pas quelle sera l'étape suivante, ou quel stade du développement économique la rendra possible. Zhao reconnaît qu'il n'est pas évident de faire fonctionner ces principes généraux. La période n'est pas propice à un système à partis multiples, car cela menacerait le règne du PCC (p. 184, 344). Mais l'idée de tutelle de Sun Yat-sen était bonne : le peuple pourrait être conduit par étapes à accepter un gouvernement constitutionnel (*xianzheng*). Pendant ce temps, la Chine pourrait bénéficier d'une démocratie parlementaire (*yihui minzhu*). Selon Zhao, Gu Zhun – une victime de la Révolution culturelle dont les écrits philosophiques ont été publiés et couverts de louanges à titre posthume en 1994 – avait raison de dire que la démocratie parlementaire serait nécessaire à un

moment ou un autre (p. 183, 231). Mais qu'est-ce que cela signifie ? Zhao précise que la démocratie parlementaire suppose l'existence au sein du parlement d'une faction d'opposition légale (*hefa de fanduipai*), qui ne met pas en danger l'hégémonie du parti au pouvoir. C'était selon lui le système mis en place à Taiwan à l'époque où il évoquait cette question (p. 116, 219).

*Taiwan est un petit endroit, et le niveau d'éducation et de culture de la population est différent du nôtre. Ils sont passés par une période de transition, et ont maintenant un grand parti, et un petit parti. Actuellement, ils ne peuvent toujours pas avoir d'alternance au pouvoir, mais ils ont une faction d'opposition légale (p. 234).*

Il a pensé à un moment qu'un tel système émergerait naturellement en Chine, mais cela n'a pas été le cas.

*Je pensais qu'après le départ de Deng Xiaoping, qui était un homme fort, des gens avec des opinions politiques différentes émergeraient au sein des instances centrales du Parti, et s'équilibreraient les uns les autres. Mais il semble maintenant que cette idée était fautive. Dès qu'ils accèdent au pouvoir, les dirigeants forment un seul groupe d'intérêt, et pour protéger les intérêts particuliers de ce groupe, ils prennent une position unifiée face à tous ceux de l'extérieur (p. 340).*

Zhao reconnaît que la mise en place d'un système parlementaire en Chine ne serait pas simple.

*Le problème le plus complexe est [celui du rôle de] l'Assemblée nationale populaire (ANP). L'ANP est un organe de pouvoir. La façon dont elle exerce son rôle a des conséquences sur ses relations avec le Comité du Parti et le gouvernement. Si le Parti exerce sa direction par le biais des membres du Parti qui sont des délégués, de telle sorte que la volonté du Parti devient une loi, alors ce n'est pas une réforme ; les membres du Parti votent ensemble et l'ANP n'a aucune fonction. Mais si les membres du Parti sont libérés de leurs rôles au sein du Parti, et peuvent décider par eux-mêmes de la façon dont ils vont voter à l'ANP, alors cela pourrait créer du chaos (p. 147).*

En-dessous du niveau central, les idées de Zhao pour la réforme du système d'État sont encore moins développées.

*En ce qui concerne la démocratie à la base (jiceng minzhu), nous devons envisager la possibilité que le peuple s'occupe de ses propres affaires. Les masses devraient gérer leurs propres affaires autant que possible, nous devrions protéger les droits des citoyens – ils devraient être protégés par la loi... Chaque unité devrait en fait mettre en place une démocratie directe (zhijie minzhu), tout d'abord par des élections démocratiques concrétisant l'autonomie du gouvernement des villageois (cunmin zizhi). Les villes peuvent également adopter la démocratie directe, ainsi que les magistrats des xian. Les provinces devraient avoir des élections avec plusieurs candidats (cha'e xuanju). Des élections à candidat unique sans choix ne peuvent pas vraiment être considérées comme de la démocratie directe (p. 147).*

En somme, conclut-il, il ne peut pas y avoir de modèle unique. Le but de la réforme politique est de garantir une distribution juste, et de permettre ainsi le développement d'une classe moyenne importante (p. 230). La société trouvera sa voie par la pratique. Ainsi que le résume Zong Fengming, la croissance économique alliée à une distribution juste restent les objectifs principaux de Zhao, la réforme politique étant un moyen d'atteindre ces buts (p. 395). Zhao croyait donc, en résumé, en ce que nous pourrions appeler un « autoritarisme de *glasnost* » pour la Chine de son époque – un système de parti unique avec suffisamment d'ouverture politique pour permettre aux citoyens de critiquer les responsables, mais pas assez pour permettre à une force politique rivale de renverser le parti au pouvoir. Son soutien à un tel modèle reposait sur un postulat implicite : le régime n'a aucun ennemi suffisamment fort pour être en mesure de profiter de l'ouverture pour le renverser. C'était un postulat que de nombreux collègues de haut rang de Zhao n'acceptaient pas au moment de Tiananmen, et qu'ils n'acceptent toujours pas aujourd'hui. Les *Tiananmen Papers* présentent de nombreux rapports des autorités de la sécurité d'État, du comité du Parti de la municipalité de Pékin, et d'autres, avertissant que les ennemis intérieurs et étrangers utilisaient les manifestations étudiantes pour menacer mortellement le régime<sup>(8)</sup>. Depuis 1989, le régime répète inlassablement que la répression a sauvé la Chine du destin de l'Union Soviétique<sup>(9)</sup>.

À propos de 1989, Zhao est cependant resté sur son opinion initiale au cours de ses conversations avec Zong. Il pensait que les étudiants étaient d'accord pour quitter la

Place juste après la cérémonie à la mémoire de Hu Yaobang, mais qu'ils y sont restés par peur des répercussions : dissiper la peur aurait été la clé de la résolution du conflit. Il dit qu'il aurait pu faire la paix avec les étudiants par le dialogue en trois occasions. La première fois, les étudiants seraient retournés en classe après avoir rendu leur propre hommage à Hu Yaobang, si les instructions de Zhao de leur parler avec respect, sans aiguiser les contradictions, avaient été respectées. Mais alors que Zhao était en visite officielle en Corée du Nord, les partisans de la ligne dure ont persuadé Deng Xiaoping de diffuser l'éditorial du 26 avril du *Quotidien du Peuple*, qui qualifiait les manifestations de « troubles » (*dongluan*) et menaçait ainsi les étudiants de représailles. La deuxième fois, après son retour de Corée du Nord, Zhao a adouci le ton dans son discours à la Banque asiatique de développement, et suggéré que le Parti prenne de nouvelles mesures pour lutter contre la corruption. Il espérait ainsi diminuer les tensions et ouvrir une nouvelle voie pour gagner la sympathie des étudiants sur la base de « la démocratie et de l'État de droit ». Mais les tenants de la ligne dure l'ont une fois de plus court-circuité en insistant sur le fait qu'il ne parlait pas au nom des instances centrales du Parti, et que l'évaluation de la situation par Deng Xiaoping était irréversible. La troisième fois, lors de la réunion du Comité permanent du Politburo du 16 mai, Zhao a proposé de publier une révision de la ligne directrice de l'éditorial du 26 avril, et d'assumer la responsabilité publique de ses erreurs, bien qu'il n'ait jamais eu l'occasion d'approuver le texte initial. Mais Li Peng a bloqué cette proposition, au motif que les mots originaux de Deng Xiaoping ne pouvaient pas être changés (p. 50-53).

Nous ne saurons jamais si Zhao avait raison quant à la capacité du parti unique à survivre, et même à être renforcé, par les critiques publiques. Mais les idées comme celles de Li Peng et de Deng Xiaoping guident toujours le Parti aujourd'hui. Le régime continue à choisir comme modèle politique un autoritarisme répressif plutôt qu'ouvert.

8. Sur ce point, le livre apporte une contribution intéressante à l'historiographie de Tiananmen. Zhao dit que les ministères de la Sécurité publique et de la Sécurité d'État sont en désaccord au sujet de George Soros – qui a créé une fondation en Chine en 1986 – et de ses liens éventuels avec la CIA. Le ministère de la Sécurité publique pensait que Soros travaillait pour la CIA, mais pas le ministère de la Sécurité d'État. La fondation Soros est donc venue en Chine en tant « qu'invitée » du ministère de la Sécurité d'État. Pour être prudent, cependant, Zhao a ordonné à ses propres unités subordonnées, l'Institut pour la réforme du système économique (*Tigaisuo*), de couper tout lien avec la fondation (p. 67).

9. David Shambaugh, *China's Communist Party : Atrophy and Adaptation*, Berkeley, University of California Press, 2008.

## Conclusion

En interprétant Zhao, ou tout autre penseur, nous devons considérer à la fois les détails de son discours, et le contexte dans lequel il parle. Dans ses conversations avec Zong, il ne s'occupait pas du débat qui intéresse de nombreux Occidentaux – de savoir si la Chine deviendra ou non comme l'Occident – mais d'un débat différent – comment la Chine peut combiner la croissance économique et la justice. Il répond à des questions que nous ne posons pas, et ne répond pas à celles que nous posons. Le mot « démocratie » a des significations différentes pour lui et pour nous.

Il est impossible de conclure que Zhao voulait mener la Chine vers la démocratie telle que nous la définissons, bien qu'il ne soit pas possible non plus de conclure que son esprit était hermétique à ce résultat à long terme. Le Zhao de ces conversations n'était engagé dans aucun objectif final particulier sur le plan politique. Il considérait les institutions politiques comme des instruments plus que comme des éléments primordiaux, conçus pour servir les objectifs plus fondamentaux du développement économique et d'une distribution juste, une combinaison à laquelle il faisait référence sous le terme de « socialisme scientifique ». Il voulait ajuster les ins-

titutions politiques au fur et à mesure que de nouvelles menaces envers ces objectifs apparaissaient.

Les actions de Zhao ont peut-être parlé davantage que ses mots. Sa préférence pour le dialogue lors du 4 juin a démontré une ouverture à l'idée de responsabilité politique. Et comme le souligne Zong, après le 4 juin, Zhao a rompu avec la tradition des dirigeants déchus s'inclinant devant les critiques du Parti. Lors du 4<sup>e</sup> Plénum du 13<sup>e</sup> Comité central, il a prononcé un discours réfutant la décision du Parti selon laquelle il aurait commis une faute (le discours est retranscrit p. 6-21). Tout au long des années de résidence surveillée, il ne s'est jamais soumis à la tradition du Parti qui aurait voulu qu'il accepte un blâme. Zong Fengming fait l'éloge de ce « modèle Zhao Ziyang » d'intégrité personnelle, un contraste bienvenu avec la longue ligne des dirigeants précédents du PCC, de Peng Dehuai à Liu Shaoyi, Deng Xiaoping, et Hu Yaobang, qui ont cédé à la demande du Parti d'admettre leurs erreurs bien que l'histoire eût démontré que leurs positions étaient correctes (p. 14). En défendant ce en quoi il croyait, Zhao a planté une petite graine, qui pourrait devenir le pilier d'une éventuelle démocratie chinoise. •

• Traduit par Séverine Bardon